

Forêts « déshumanisées » pour cervidés

par Franco PERCO

traduit de l'italien par Jean BONNIER

Ce texte de Franco Perco est repris et traduit du n°2 (2009) de l'excellente revue italienne : "Italia Forestale e Montana". Bien entendu, avec l'accord de son auteur et de la revue.
Il en surprendra plus d'un, comme il nous a surpris, tant par son propos que par sa forme. Quant à celle-ci, le lecteur aura la gentillesse de comprendre qu'il s'agit presque d'un texte parlé et qu'il a été difficile au traducteur de ne pas entraîner le texte dans des méandres trop sinueux. Mais s'agissant du propos, il nous a semblé suffisamment provocateur, pour que nous souhaitions vous le présenter. L'autorité de son auteur et de la revue italienne nous a paru le justifier.
Jean Bonnier

1 - NDT : en Italien, l'ambiguïté française sur le mot "bois" : petite forêt, matériau ligneux, instruments de musique (voire cornes caduques des cervidés), n'existe pas, d'où une certaine difficulté de traduction.

2 - Dante (*L'enfer*, XIII, 2-6)

3 - NDT : dans le sens de désordre, capharnaüm.

Forêt, bois et sylve

Dans ce texte, je ne m'occuperai pas des aspects technico-structurels des bois et des forêts adaptés à la vie des cervidés, dont le Cerf et le Chevreuil, espèces autochtones en Italie. Je m'en tiendrai plutôt aux aspects symboliques d'un bois adapté à ces deux espèces : une forêt pour Cervidés certes, mais pour servir l'homme.

Avant tout, nous devons savoir si les mots les plus simples : *forêt*, *bois*, *sylve*, signifient la même chose. La distinction peut paraître minime pour le forestier, mais, du point de vue particulier où je me place, il convient d'en observer les nuances.

La *forêt* est un milieu naturel étendu et couvert d'arbres.

Le *bois*¹ est différent. Bois, d'étymologie peu certaine, provient peut-être du germano-celtique *busk-bosch*, puis a été transformé en *busch* (allemand) et *bush* (anglais), mais avec un sens réducteur de broussaille et, dans le sens commun du terme, il correspond à quelque chose ayant moins de valeur que la forêt. Il est lui aussi un ensemble d'arbres, en général de haute tige, mais cependant plus dense et difficile à pénétrer. Le bois se confond d'ailleurs souvent avec la broussaille.

Dante disait² :

« Que nous pénétrons dans un étrange bois
« où de sentier on ne voyait pas trace.
« Les frondaisons n'y étaient point vertes, mais bien noires
« point libres les rameaux, mais noueux et tordus.
« Là, point de fruits, mais des ronces. »

Le bois est également moins étendu que la forêt et donc moins important qu'elle, mais il a une caractéristique : une certaine impénétrabilité, il n'a pas d'autre connotation particulière.

Toutefois, il est comme suspect. L'expression véhiculée par le langage commun italien : « c'est un bois³ », qualifie un milieu laissé à lui-même, mal géré et non aménagé, dans lequel, en somme, l'homme est présent, mais n'agit pas. De plus sa sauvagerie (reconquise ?) ou son inaccessi-

bilité sont des aspects négatifs, dus à l'incertitude et à l'abandon, mais non à la volonté de (re)créer quelque chose de "nouveau". C'est un oubli coupable.

Et la *sylve* ? C'est un terme académique, peu usuel et caractéristique d'une langue italienne désuète. La sylve est quelque chose de bien plus sauvage, non domestiqué, non "contaminé" et peu sophistiqué, qui provoque un grand respect parce que, au contraire du bois, elle est un "bien naturellement inculte" et dans un état primitif ; et le "non-contaminé" s'admire en tant que sylve-sauvage.

En même temps, si l'homme intervient, il ne doit plus abandonner à lui-même ce qui a été façonné de sa main. C'est comme si s'exprimait une éthique de la responsabilité : « Tu as "domestiqué" la Nature ? Tu l'as transformée ? Bien. Désormais, ton devoir est de continuer à la gérer ».

Sylve est un terme peu à la mode aujourd'hui, mais ses dérivés sont bien vivants et actifs dans l'imagination forestier : sylvatique, sauvage, sauvagine. La faune et l'ensemble des animaux sylvatiques sont pris ici dans leur sens le plus sommaire de "sans maître", alors même que nombre d'entre eux vivent hors des bois.

La sylve est donc le lieu privilégié des "êtres libres", hommes et bêtes, de ceux qui ne dépendent de personne : des bandits, rejettés, hors-la-loi, ermites. Des ours, loups, cerfs, sangliers. S'ensauvager signifie devenir libre : pour les hommes, cependant, cela revêt un sens négatif, c'est-à-dire sans frein, sans règles, mus par l'instinct comme les bêtes.

La sylve mélange arbres et autres végétaux : elle est obscure, dense, ténébreuse ; âpre et forte ; elle fait peur (toujours Dante). Elle est notre inconscient, méconnu, que nous craignons et dont nous ne voulons rien savoir. Ou plutôt, un moi caché dans lequel nous nous retranchons face à un défi aventurier.

Mais revenons à la forêt. Le mot *forêt* vient de *foris* (dehors) : un espace extérieur, étranger et différent, distinct des terres cultivées.

Durant le Moyen-Âge, les forêts étaient des espaces incultes à la disposition des collectivités rurales (GALLONI, 1993), que les nobles qui régnaien, cherchaient à s'approprier pour s'y réservier, pour eux seuls, des zones de chasse exclusives.

C'est au VII^e siècle que les puissants ont cherché à faire des forêts de telles zones incultes, les soustrayant au libre usage des

populations locales. Et on peut souligner que, du fait que la faune intéressante pour la noblesse était constituée de "petit gibier⁴", de cerfs ou de sangliers, le boisement de telles zones, les *silvae forestis*, est appelé *inforestatio*, littéralement de nos jours, afforestation des zones incultes (GALLONI op. cit.).

Avec la fin du Moyen-Âge, la différence entre *silva*, terme "environnemental" et *foresta*, terme juridique, disparaît.

Du fait que s'exerçait désormais, sur les "sylves forestières", lorsque cela était possible, un droit de chasse exclusif, avec de sévères sanctions, forêt devient un terme contraignant, rigide, qui suppose une autorité supérieure, peu magnanime et, dirions-nous aujourd'hui, pas du tout libérale.

Le gardien de ces bois, quels que soient son statut et son origine, le *forestarius*, est haï au plus haut point. Et ce n'est pas un hasard si le héros des pauvres, Robin des Bois, est un véritable braconnier.

Si c'est là l'origine du terme, du moins en italien, on comprend comment, dans l'imagination de chacun, le terme *forêt*, contrairement à *sylve* et à *bois*, exprime un concept de règlement et d'externalité, plus que de naturalité. *Forestiero⁵* en est un dérivé judicieux.

Le Moyen-Âge marque, davantage que l'époque romaine, notre manière de voir et de se situer par rapport à la forêt. La marque de Rome se ressent plutôt et plus profondément sur la faune (et donc sur la chasse) et sur notre manière pratique d'intervenir sur les bois.

Res nullius, la chose de personne, chose sans maître, notamment les animaux sauvages, qui appartiennent au premier qui les tue, les capture ou seulement les traque. La sylve forestière (pour les Romains en tous cas) est une ressource secondaire, pas vraiment nécessaire, mais elle est, par contre, un lieu où la récolte de bois sera précieuse en hiver. Dans ce cas, elle supplante les paisibles ovins et bovins dans l'échelle des valeurs.

Cette attitude n'est schizophrène qu'en apparence, comme on le verra. Des bois, de la sylve ou de la forêt émane un concept assez largement négatif⁶, alors que, pour d'autres peuples, il revêt un sens de bienfaiteur et salvateur.

En synthétisant et en exagérant un peu, on pourrait ainsi dire : le *bois* correspond à l'abandon infernal, la *sylve* à la liberté animale, la *forêt* aux usages interdits.

4 - NDT : la sauvagine

5 - NDT : signifie étranger en italien.

6 - NDT : ceci est vrai en Italie.

La fonction imaginaire de la forêt

Cet ensemble d'arbres, qu'à partir de maintenant je nommerai de manière simplifiée *forêt*, est aussi un passage, une entrée, un espace de transit.

L'idée que la forêt ne soit pas seulement un ensemble complexe de plantes, mais quelque chose de bien plus profond, n'est pas étrangère à notre culture. Encore qu'il faudrait examiner de près les différences que l'on fait, selon que l'on est au Nord, au Sud, à l'Orient ou à l'Occident.

En général, les exceptions ne sont pas nombreuses. A tout le moins, autrefois, la forêt était un espace initiatique. Elle avait une fonction de développement personnel : on y entrait et ... on en sortait meilleur, différent.

Les forêts (bois, sylves) sont des milieux naturels qui abritent, aujourd'hui, non seulement des "animaux non humains", mais aussi des "animaux humains", souvent totalement "détachés" de l'écosystème forestier ; et qui y pénètrent de manière fortuite.

La forêt perd désormais sa capacité d'influencer la part intime de l'homme. En Europe et, notamment, en Italie, cette dégradation, définitive et totale est plus que proche.

Par contre, la forêt que l'on souhaite aujourd'hui, doit être toujours moins "autre" : elle ne doit pas nous être étrangère, elle doit être : pénétrable, domestiquée, rassurante⁷, accueillante... le contraire de ce qu'elle était !

Donc, un lieu de "dégénérescence" pour qui y entre et pour la forêt elle-même ; on ne va pas aux bois pour renforcer sa propre humilité et sa culture, grâce à sa délicieuse diversité, mais pour être dédommagé des préjugés reçus de la ville. Donc, comme celle-ci, la forêt doit être sûre, commode, organisée, connaissable et connue ; et aussi sans voiles ni mystères. Mystère et risque font peur.

La forêt ne doit pas faire évoluer, elle ne doit pas suggérer qu'il y a, peut-être, quelque chose qui ne va pas, elle ne doit rien remettre en cause. En revanche, elle doit confirmer : « Brave promeneur, tout va bien ! ».

SCHECKLEY (édition italienne 1961), dans son roman *Status civilization*, écrit ironiquement :

« *Il [Barrent] entra dans le bois. Tout autour, il entendit le bruit des animaux et les cris des oiseaux invisibles au milieu des*

plantes, au loin, il vit un panneau blanc où était écrit : "Parc national de Forestdale. Excursionnistes et campeurs sont les bienvenus". Barrent, même s'il pouvait très bien penser qu'il était absurde d'imaginer "un bois vierge" à proximité d'un aéroport, éprouva un certain désappointement.

Au contraire, sur une planète vieille et évoluée comme la Terre, peut-être n'y avait-il plus de terres vierges [...] "Bonsoir !" dit une voix proche de son oreille. Barrent sauta de côté et chercha à armer son pistolet. "Une soirée enchanteresse" continua la voix. "Ici, au Parc national de Forestdale la température est de vingt cinq degrés Celsius, l'humidité est de 23%, le baromètre sur 29,9. Les vieux campeurs, j'en suis sûr, auront déjà reconnu ma voix. Aux nouveaux venus, amoureux de la nature, qui sont parmi nous, je demande la permission de me présenter. Je suis le Chêne, votre vieil ami. A tous, anciens et nouveaux, je souhaite la bienvenue." [...]

"Les joies de la nature", continua le Chêne, sont à la portée de tous. "Vous pouvez profiter de la solitude la plus complète, tout en étant à dix minutes des transports publics. Pour ceux qui aiment la compagnie, nous avons des circuits touristiques à travers les diverses clairières. Recommandez ce Parc national à vos amis. Les vrais amis de la nature y pourront trouver tout le confort."

Dans le tronc s'ouvrit un petit portillon et en sortit un sac de couchage, un thermos et une boîte de victuailles.

"Je vous souhaitez une agréable soirée", dit le Chêne. "Régalez-vous des merveilles de la nature. Maintenant le National Symphony Orchestra, sous la baguette d'Otto Krug, vous fera entendre Les clairières du haut pays de Ernst Nestrichala, enregistrement réalisé à la National North American Broadcasting Company. Votre ami le Chêne vous salut et vous souhaite une bonne nuit."

Du haut-parleur, caché entre les branches, jaillirent les notes de musique.

Barrent remua la tête, puis, décidant de prendre les choses comme elles venaient, mangea, but le café du thermos et se coucha dans le sac. [...]

Au matin, le Chêne-ami servit le petit déjeuner et fournit le matériel de rasage. Barrent mangeait et, après s'être lavé et rasé, s'achemina vers la ville voisine. Il avait en tête un plan bien précis »⁸.

Dans cette longue citation, absolument prophétique, compte tenu qu'aux Etats-Unis, en 1960, la Nature n'était pas entièrement maîtrisée, il y avait déjà tous les éléments

7 - NDA : On ne peut exclure que cette nouvelle vision soit influencée également par la dangerosité des villes, (certes pas toutes !), du point de vue des risques tant physiques que sanitaires que l'on serait sensé y courir.

8 - NDT : il s'agit de la traduction, de l'italien, d'un texte déjà traduit de l'anglais...

9 - NDA : même si d'un point de vue paléontologique, le cerf est une espèce qui s'est développée dans de vastes prairies riches en herbe et si sa conquête des bois est bien plus récente.

10 - NDA : dans la mythologie, le *psicopompo* est le guide de l'âme des animaux défunt.

11 - NDA : exceptés les cerfs écossais

12 - NDA : le Sanglier est considéré, comme le suggère Dante, même faussement, une espèce des maquis, de la broussaille...

pour comprendre ce que les citoyens, les administrateurs et, malheureusement, d'autres catégories professionnelles, demandent à la forêt : un prolongement arboré de la ville, bien propre, sûr, clair, connu.

Qu'était, par contre, la forêt ? Elle était — et devrait être — également un symbole de contact et d'union, entre terre et ciel ; comme l'Arbre. Ses racines et la cime, intelligemment opposés, représentent la continuité entre le dessous invisible et les parties aériennes apparentes. La grande main des racines qui saisit et maintient, pas seulement au sens figuré, la terre et la cime secouée par le vent. Ceci est également un symbole de l'homme, à l'usage de l'homme.

L'animal qui personifie le mieux cette union et ces rapports est le Cerf⁹. Ses "bois" puissants repoussent comme les feuilles, ils sont forêt vivante et se meuvent.

Le pouvoir symbolique du Cerf, animal depuis toujours lié à la forêt, est bien connu ; c'est un animal guide, *psicopompo*¹⁰ et solaire, symbole de la rénovation (GALLONI op. cit. p.88), qui établit le contact avec le cosmos (par ses bois). La couleur blanche, de bien des cerfs mythiques et légendaires, est un signe manifeste de leur supranaturalité (GALLONI op. cit. p.90). Bien des héros se perdent dans la forêt à la poursuite d'un cerf ; et il en résulte de profonds changements ! La femelle du cerf est également un animal sacré qui personnifie la féminité. Mircea Eliade (cité par GALLONI) établit, en outre, une relation entre, d'une part, la chasse au cerf et sa poursuite et, d'autre part, la fondation de nouveaux états, voire la découverte de nouveaux territoires.

Les cervidés et la forêt

Une forêt adaptée au Cerf est une forêt initiatique et vraie. Le Cerf a peu d'exigences, mais il lui faut d'abord de l'espace, ensuite, en Europe, une bonne couverture végétale (forêts et vastes clairières) et de l'eau¹¹. C'est une espèce contraignante qui provoque de graves dégâts dans les forêts cultivées (frotis, écorçages à but alimentaire et abrutissements, notamment de semis). Par ailleurs, il serait juste d'admettre que c'est, plutôt, la culture des forêts qui cause des problèmes à l'écosystème : alors, à qui la faute ?

Cela en dit long sur la vision qu'ont des bois, certains forestiers influencés par "la gestion fondée sur une vision cartésienne et

newtonienne : c'est-à-dire réductionniste et mécaniste" (CIANCIO et NOCENTINI, 1996 p. 230), qui voudrait que cette espèce ne soit nullement bienvenue et, quand cela est possible, soit réduite à l'état de vestige.

Mais, la forêt n'est pas qu'un ensemble d'arbres (peut-être malheureusement) encore sur pied, comme le voudraient certains de la vieille école.

Forêt et cerf sont un binôme inséparable. La *sylve* et donc, les bois, dans lesquels vivent les cervidés, est un lieu à qui il faut rendre tout son sens.

L'autre espèce, qui entre dans notre discours, est le Chevreuil¹². Il n'a pas, toutefois, d'aussi anciennes significations symboliques. Cette espèce est, en outre, souvent considérée comme un petit Cerf, grâce à Walt Disney, inspiré du texte original du hongrois Siegmund Salzmann. Mais Bambi est en réalité un chevreuil !

Un animal qui est presque le contraire du Cerf. Très exigeant pour son alimentation, il l'est peu pour l'espace, le couvert et l'eau. Pour ces raisons, il a traversé — et traverse encore — une période heureuse, grâce à la déprise et à la reforestation naturelle de zones autrefois mises en culture par les agriculteurs et les éleveurs.

ANDERSEN et al. (1998) sous-titrent leur monographie sur le chevreuil, *La biologie du succès*, ainsi : "Le chevreuil est le plus beau cadeau de la déprise". En ce sens, cette espèce est un nouveau symbole. Pourtant, une forêt à cerfs n'est pas exactement un bois à chevreuils, car pour ces derniers, il faut de la fragmentation, de la mosaïque, de la capillarité, des éléments qui diversifient le territoire (des lisières, des zones incultes, des haies, etc.) et la richesse des strates broussailleuses.

Et, remarque de poids, le Cerf est en conflit avec le Chevreuil, en ce sens qu'il en limite fortement la présence, jusqu'à le réduire à une dimension négligeable.

Cependant, sans oublier qu'une forêt à cerfs est moins rassurante et "assurée" qu'une forêt à chevreuils (cette dernière étant bien plus acceptable, pour le forestier cartésien), il ne faut pas, non plus, oublier que le chevreuil est "*der Hirsch des kleinen Mannes*", le cerf des pauvres, ainsi peut-il et doit-il avoir, lui aussi, une signification symbolique.

Là où il est réapparu, il a changé l'attitude de l'homme. De quelques dizaines d'individus à la fin de la Seconde Guerre mondiale,

on est rendu, aujourd’hui (en Italie), à plus de 500 000, répartis, de manière continue, des Alpes jusqu’à l’Apennin central. Et cette reconquête, lente ici, explosive là, a fait ressentir que la Nature pouvait encore, en quelque sorte, s’ensauvager.

La première catégorie humaine à se convertir fut celle des chasseurs : chose assez incroyable lorsque l’on pense qu’il s’agit d’un groupe assez traditionaliste et peu enclin à accepter le changement. Dans toutes les régions d’Italie, à deux petites exceptions près, cette espèce est aujourd’hui chassée de manière sélective : une forme de chasse qui demande à observer et à évaluer avant de décider et, donc, à avoir un projet, non pas à court, mais à long terme.

Il est vrai qu’il n’en va pas toujours ainsi, mais les différences entre cette nouvelle catégorie et celle des traditionalistes purs, sont évidentes. Le chasseur sélectif planifie et prévoit, mais en général, il n’exécute pas et ne prétend pas le faire. Ses prélevements sont discrets (cela s’observe bien dans ses rapports avec les chiens) et son approche serait donc, écologiquement et idéologiquement, plus proche d’une appréciation des équilibres naturels, donc disposée à accepter la présence des grands prédateurs (qu’il est sensé suppléer).

Dans les chasses traditionnelles¹³, la poussée émotive qui incite à violer, sans fauter, la loi non écrite de ne pas donner la mort à un autre être vivant, est canalisée par l’intervention du chien. Il est l’intermédiaire qui permet de transgresser ce principe éthique de ne pas tuer. Et cette intervention est considérée comme une action loyale, sans piège : le chien, comme le loup, ferait partie d’un ordre naturel. Bien des traditionalistes considèrent que seule la chasse avec les chiens est une vraie chasse.

La poussée émotive, qui permet à un “sélectionneur pur¹⁴” de tuer, est très différente. L’effet catalyseur produit par la “cynotechnique” est absent ou réduit à la phase finale comme, par exemple, la poursuite avec un chien courant¹⁵.

La chasse du sélectionneur est précisément : recherche et attente ; en écoutant les bruits de la forêt et en appréciant les signes les plus lointains. Comme le font, aussi, le Loup et le Lynx.

En conclusion, pendant que le chasseur avec un chien (traditionaliste) considère ses actes comme justes et beaux, en tant que participants du désordre naturel, le “sélec-

teur” est différent : il perçoit mieux les valeurs liées à la sauvagerie de la nature ; il est plus proche de la forêt, telle qu’elle est et pas comme elle devrait être, selon un point de vue unilatéral.

Paraphrasant une belle intuition de CIANCIO et NOCENTINI (op. cit. p.237) : « *Il faut regarder la faune : non comme un théâtre destiné à produire de la viande ou du divertissement, mais comme un système complexe dont le “désordre” est un “ordre” mal compris. Un système dont la vigueur et la richesse sont mesurées par la biodiversité.* »

C’est le Chevreuil qui a provoqué ce changement et qui est entrain d’améliorer la situation de la chasse nationale. Ce n’est pas rien !

Les cervidés comme symbole actuel

Le Chevreuil

Je voudrais revenir à nouveau sur la signification moderne de ces deux espèces, l’une encore liée à ses sens symboliques (le Cerf), l’autre pas (le Chevreuil), mais pourtant riche de nouveaux et importants moteurs de changement.

Le Chevreuil, je me répète, est à coup sûr, une espèce peu conflictuelle, appréciée et bien tolérée. Cette tolérance et, dans bien des cas, la notable sympathie qui se manifeste à son égard, tiennent sans doute leur origine dans l’impact modeste du Chevreuil sur les activités productives. Du reste, il s’agit d’une relation non fortuite, la recolonisation du Chevreuil étant venue, justement, grâce à l’abandon des campagnes, avec la reconstitution d’écotones étendus, propices à cette espèce et à d’autres.

Mises à part quelques situations locales, le Chevreuil recueille un crédit notable. Ainsi, la perception de la valeur de cette espèce est uniformément répandue à travers toute l’Italie et dans toutes les catégories de population. Toutefois, dans sa composante la plus urbaine, on note une surcharge d’émotion, alors même que les citadins sont ceux qui connaissent le moins bien le Chevreuil. Le mythe de Bambi est important : une circonstance curieuse, voulue par Félix Salten (pseudonyme de Siegmund Salzmann, l’auteur du conte) est, qu’en italien, Bambi rappelle *bambino* (bébé), c’est-à-dire un petit d’homme, avec toutes les relations émotives que cela comporte.

13 - NDA : la chasse traditionnelle se fait avec un chien, de race et de spécialisation différente. Le terme “cynégétique”, synonyme savant de chasse (avec chien) en exprime bien le concept.

14 - NDA : J’entends, par là, un chasseur des seuls ongulés.

15 - NDA : il ne faut pas sous-évaluer l’importance substantielle du chien courant. Motif d’évaluations pratiques et presque « éthiques » (ne pas gaspiller une ressource, ne pas faire souffrir inutilement) elle a le sens de la ré-appropriation du côté émotif du rapport avec le chien, circonstance qui clot, en quelque sorte, le cercle des passions.

Bambi a été souvent utilisé en Italie (seulement en Italie ?) comme une arme (inappropriée) par les environmentalistes, comme prétexte pour interdire la chasse au chevreuil, même lorsqu'elle était bien gérée. Tous les mouvements environmentalistes ou presque l'ont utilisée.

Je ne voudrais pas donner l'impression d'ironiser sur les motivations de cet important secteur de l'opinion publique, mais ce sur quoi je ne suis pas d'accord, c'est la confusion entre conservation et éthique, dans les rapports homme-animal. Selon moi, il n'est pas correct, et c'est même dangereux, de ne pas bien séparer l'un de l'autre : on finit par contredire les vérités de la science et de la technique.

Les aspects éthiques sont plus difficiles à démêler ; on peut tenter de le faire si on accepte de partager une approche morale.

Malgré tout, on peut regretter que prévalse la tendance à mélanger à l'art, la science, la technique et l'éthique. Dans la conservation de la nature, rien n'est pire.

Le Cerf

Mais l'animal-symbole nous aide jusqu'à un certain point.

Cela dépend des forces évocatrices qu'il suscite : si les forces négatives prévalent sur les positives, la partie devient très difficile comme dans le cas du Loup. Mais, même quand la symbolique ne va pas dans le bon sens, c'est la dure réalité qui compte et pour beaucoup. Le Cerf oblige au réalisme. Quand le Cerf arrive (s'il n'était pas présent) ou se développe notablement (ce qui est fréquent), c'est toute la vie sociale d'une communauté qui doit changer ; ou alors, il faut sérieusement penser à le faire.

Le cerf provoque, immédiatement, une crise. En effet, le danger provoqué dans les systèmes routiers est notable et pose de sérieux problèmes d'intégrité physique au réseau. L'aménagement du territoire et son tissu routier sont mis en cause ; on ne peut ignorer que ces animaux doivent pouvoir rejoindre leurs zones d'hivernage.

Et il est interdit de poser des clôtures continues. Or, dans la haute Val Venosta, une barrière de plusieurs kilomètres, destinée à protéger les vergers, bloque, littéralement, les passages d'un versant à l'autre. Et cela ne suffit pas : il y a toujours beaucoup de cerfs, peu de chevreuils et d'importants dégâts à la forêt.

De plus, le cerf se voit beaucoup ; il a un fort impact visuel et il est, du coup, presque considéré comme un animal domestique : un bovin un peu étrange...

Les communautés de montagne, alpines et apennines, ne refusent pas le cerf, mais elles ont toutes à peu près la même approche pratique : trop de cerfs (que veut dire trop ?) ne convient pas et, dans ce cas, il vaut mieux ne pas en avoir du tout. Ainsi, les aspects symboliques ne comptent plus guère. Si le cerf rend la vie difficile, qu'il s'en aille, ou qu'il ne s'installe pas ! Je décris davantage une tendance qu'une réalité de fait. Toutes les communautés n'ont pas la même position sur ce bien collectif. Pour les hôteliers pas exemple, quand ils ne possèdent pas de vergers, les cerfs conviennent bien.

A ce point, il est difficile d'entrer dans la complexité des questions liées au cerf.

Face à cela, prévalent les aspects utilitaires et il reste, aux communautés, à reconnaître leurs erreurs en matière d'urbanisme et d'équipements en infrastructures.

Cela pourrait provoquer des crises, mais en réalité, le cerf s'en porte bien, en tant que "passeur initiatique".

Un résumé sur les valeurs symboliques

Pour résumer les valeurs symboliques nouvelles et anciennes de ces deux espèces typiques du bois-broussailles (le Chevreuil) et de la forêt (le Cerf), je pense pouvoir affirmer que le Chevreuil est une espèce non symbolique, actuelle et moderne, qui plaît à tout le monde, provoquant beaucoup d'émotions.

Il peut conduire à des sentiments vertueux, mais, justement à cause de cela, potentiellement peu éducatifs, surtout lorsqu'il s'agit de citadins. En soi, il tendrait à donner de la Nature une image séduisante, bonne et peu sauvage.

Cela ne doit pas étonner, puisqu'il est "*kultufolger*", c'est-à-dire une espèce favorisée par certains changements du monde productif. Il est considéré comme un animal formateur (de sensibilité environnementale — PERCO, 1995), mais cette potentialité est soigneusement dosée et prévue. En outre, c'est une espèce majeure de l'imaginaire sylvatique : à travers le chevreuil, la nature paraît moins anthroposée, le chevreuil est l'ami retrouvé !

Par contre, le Cerf est une espèce symbolique et un symbole lui-même chargé de sens latents et inconscients. Il correspond, au sens le plus noble de la forêt, à son mystère et à ses secrets. Actuellement, toutefois, il est vu comme un problème à résoudre, dans une optique économico-cynégétique (ou venatoire) de court terme. Il ne peut être une espèce formatrice sans que l'on ait résolu, auparavant, le problème de sa survie, de sa distribution et de son abondance, ce qui renvoie, comme on l'a dit plus haut, à avoir correctement conçu des infrastructures, des chemins faunistiques et des aires de vie suffisamment étendues.

La gestion du Cerf devrait comporter une réflexion nécessaire sur le retour des grands prédateurs. Quand survient le Cerf, les personnes sensées se rendent compte de leurs propres erreurs et de leurs méfaits environnementaux : le Cerf est un rédempteur sévère.

Pour une forêt chargée de symboles

Comment une forêt à cerfs devrait-elle se présenter, pour exprimer ses potentialités éducatives et formatrices ? Je pourrais répondre “sans homme”, mais ce serait une sottise.

Ou alors, comme le disent bien des gens, avec des interdits et des signalisations, disant ce qui est permis et ce qui est défendu. Un tournant culturel¹⁶ : organiser la délectation, disent les gens bien intentionnés, naïfs ou rusés ; réglementer, enseigner mais avant tout faire profiter, selon des règles justes, parce que c'est là, la clé d'une conservation correcte.

A dire vrai, on ne comprend pas bien : pour conserver quoi ? En soi, profiter c'est utiliser, utiliser c'est consommer et consommer c'est altérer la conservation !

Voyons le paradoxe : la délectation organisée est-elle en mesure d'être interrompue, quand le public devient nombreux et les dégâts perceptibles ? La réponse est non, la délectation est une voie sans retour. Une fois l'habitude installée, on ne peut plus imposer de règles différentes. Un lieu ainsi utilisé transforme l'exception en règle, l'événement singulier en normalité, l'accès temporel en tradition. Les traditions sont irrépressibles, surtout lorsqu'elles répondent à des pulsions

de base. Et la Nature et la forêt en sont un grand appel.

Mais, hormis le caractère inéluctable de l'effet-avalanche par la mise en délectation, dont les élus et les ingénieurs se moquent, et dont ils ne se rendent même pas compte, le problème est ailleurs.

Quels sont les avantages de la mise en délectation ? Là est le noeud et gît la responsabilité. Je ne veux pas évoquer les avantages économiques : le tourisme et l'éco-tourisme ont d'autres voies et d'autres règles. Ce dernier, en particulier, se fonde sur des motivations inconnues en Italie et sur des prévisions judicieusement minorées.

Les avantages dont je veux parler sont culturels. Les élus savent qu'il ne faut pas attendre de revenu réel. La délectation, c'est le décolleté à peine un peu trop profond, d'une jeune fille, qui resterait belle et intéressante, même si elle était un peu moins décolletée et même davantage si elle souriait !

“Mieux vaut un beau sourire qu'une tenue vulgaire”. Et, pour la Nature, mieux vaut aussi, un aspect sauvage, que la propreté de tous les sentiers (les minijupes vertigineuses), que des panneaux en pleine forêt (le silicone), ou qu'un accès permis à tous, quel qu'en soit le mode (mieux vaut, surtout, ne rien ajouter).

Une mise en délectation en danger et dangereuse

Elus et ingénieurs pensent que : « *qui pénètre en forêt accroît, de ce fait, sa propre sensibilité* ». Il entre de manière animale et sort civilisé, conscient des valeurs qu'il y a acquises.

Cela n'est jamais vrai. En revanche, l'animal humain, encombrant et tonitruant, entre dans les bois et cherche à les transformer selon ses besoins. Il refuse l'insécurité et la complexité de la forêt, il y veut de l'ordre, des sentiers propres, des panneaux, des indications. Rien ne doit être laissé au hasard, tous les mystères doivent être dévoilés.

Aucun doute : *“Par-là, on arrive à Valloscura en 30 mn : observer les hêtres séculaires !”*, lit-on sur une étiquette posée sur les plus beaux sujets ; *“N'arracher aucune fleur !”*, l'indication est gravée sur un panneau de métal rouillé ; *“Paeonia officinalis, plante protégée !”* La carte géographique

16 - NDA : Celui qui soutient la nécessité d'un tournant culturel doit savoir qu'il ne reste pas beaucoup de temps. Fourguer à l'école, comme l'on dit, la formation d'un « nouveau citoyen », c'est renvoyer le problème aux calendes grecques !.. Je ne pense pas que ce soit de l'ingénuité, c'est plutôt de la mauvaise foi de la part de ceux qui sont convaincus d'un tournant culturel prévu par l'école ... mais, à l'école, seulement.

17 - NDA : que la délectation spontanée des espaces naturels soit un problème dramatique en Italie, ne doit pas surprendre. Comparé aux pays voisins (Slovénie, Australie, Suisse et France), l'Italie a une densité de sa population supérieure (193 hab/km²), face aux 35% de son territoire inutilisé (montagne). Les possibilités de fréquentation sont expliquées par le nombre de voitures qui a augmenté de 44 fois (de 13 à 570 pour 1000 habitants) depuis 1955. La plus forte augmentation en Europe.

18 - NDA : D'ailleurs, ils ne servent à rien en Italie.

est illisible à cause de l'échelle, le dessin mauvais, cent lignes de texte en corps 10, quelques erreurs, des couleurs passées, des entailles et des graffitis partout et quelques autres "saletés".

Mais, aussi bien, le visiteur ne lit pas le panneau. Et quand bien même le lirait-il, cela ne changerait guère... Pourquoi ? Parce que cela parle à la tête, mais pas au cœur !

Parce que nous avons ôté à la forêt son essence même et sa valeur initiatique, son mystère, sa fascination, qu'il faut redécouvrir.

Même avec un guide, il faut un effort, chercher à pénétrer dans cette obscurité.

Voir pour réfléchir, avec un livre, avec un expert et venir accroître son plaisir, puis comprendre qu'il y a d'autres choses à découvrir, tant à voir encore et tant à observer, selon d'autres points de vue. C'est seulement de cette façon qu'il est possible d'approcher les valeurs mystérieuses de la forêt, parce que nous aurons compris ses exigences, ses droits de rester ce qu'elle est.

La forêt n'est pas la maison de l'homme, elle est inhumaine, et doit le redevenir. Il faut accroître la diversité des bois, c'est un impératif : diversité qu'il faut assumer dans tous ses sens, y compris technique et sylvicultural.

Mais avant tout, ils diffèrent des choses de l'homme : n'est-ce pas un paradoxe, que la bestialité augmente dans les centres urbains, presque en corrélation avec l'amollissement de l'animalité de la Nature ?

Pour être des hommes, nous n'avons peut-être pas besoin de nous opposer à ceux qui ne nous ressemblent pas ? Et si, lorsque tous les animaux et la Nature seront apaisés, il nous fallait aller chercher la sauvagerie parmi les hommes ? Peut-être n'en sommes-nous pas si loin¹⁷ !

Joseph FREIHERR VON EICHENDORFF (1788-1857), parle de la musique, quand il décrit la *Grundmelodie*, la mélodie fondamentale, qui : « *tel un courant mystérieux traverse le monde et pénètre, sans prévenir le cœur de l'homme* ». Mais, chez tous les romantiques, la musique et la nature sont la même chose.

NOVALIS (pseudonyme de Friedrich Leopold von Hardenberg, 1772-1801), un des plus actifs parmi les promoteurs du mouvement, affirme textuellement : « *Il faut "romantiser" le monde. Ainsi, on redécouvrira son sens originel.* » Et cela confère... « *à ce qui est commun : un sens plus élevé, au*

quotidien : un aspect mystérieux, au connu : la dignité de l'inconnu et au fini : l'apparence de l'infini. »

Cette suggestion, applicable à notre objet, n'est pas comprise comme un refus de la recherche de découvrir le sens profond de la Nature, mais de ne pas violer son intimité.

Le sens du mystère et de l'humilité font, du reste, partie du patrimoine des scientifiques qui, au plus ils cherchent, au plus ils savent ne pas savoir. C'est un processus continu d'attraction vers l'inconnu. C'est ce que certains aimeraient refuser à la forêt, en lui ôtant tous ses voiles.

Je pense avoir éclairci suffisamment ma pensée : il est plus que nécessaire, aujourd'hui, il est indispensable même, de rendre aux espaces naturels, ici à la forêt, leurs mystères.

Pour cela, il n'y a pas besoin d'interdits¹⁸. Mais il faut des progrès nouveaux qui définiraient une nature parlante, qui s'exprime toute seule, sans panneaux, ni indications, qui favorise la découverte autonome et donc la valorisation de ses capacités propres à enseigner et à instruire. Une forêt qui "parle" à l'homme, mais dans son propre langage "naturel" qu'il faut découvrir.

Dans la pratique, il faut respecter la forêt, mais le respect est lié à la peur. La forêt ne doit pas effrayer, elle doit suggérer ; on doit se demander, à tout instant, si l'on ne prend pas un risque en y pénétrant.

La lâche absence de préjugés, mère de l'indifférence et sœur de l'oubli, doit laisser place à la peur.

Nos forêts devraient, de nos jours, être rendues moins sûres. En réalité, il suffirait de les rendre moins prévisibles et le citadin craintif défendrait la nature avec ses armes, chez lui, devant la télévision.

A ce point, il nous faut en venir aux propositions concrètes pour "déshumaniser" les forêts.

Une forêt « déshumanisée », donc éducatrice

Retenant un concept déjà exprimé sur l'importance, non seulement de la reconstruction des environnements naturels, en l'occurrence, ceux de la montagne, mais surtout, de leur "déconstruction" (PERCO, 1987), dans la ligne de ce que soutient LATOUCHE

(2008), j'essaie d'exposer une série de suggestions.

*Dé-sentieriser*¹⁹ : de nombreux sentiers seraient fermés, la pénétration empêchée par des éléments de paysage. L'erreur est de les maintenir et de les entretenir ou d'y installer des interdictions impossibles à faire respecter. Un sentier peut être simplement fermé, pour cela, il suffit d'un obstacle physique qui laisse à la nature le soin de le confirmer.

Dé-nettoyer : les sentiers et les accès, naturellement. Sur les parcours seraient mis, ou laissés, des obstacles (troncs en travers, même à hauteur de poitrine, rochers, etc.) et des rugosités telles, qu'elles empêchent le promeneur de cheminer sans savoir ce qu'il est en train de faire.

Dé-signaliser : ne plus signaliser. Il n'est pas vrai que la signalétique soit indispensable. Ce que l'on fait aujourd'hui, c'est plus que trop et il suffit d'être un être normal pour ne pas se perdre : davantage de signalisation, c'est moins de magie. Dans la situation idéale, il faudrait ôter toute signalisation, laissant, au mieux, le numéro du sentier (cf. CAI, Club alpin italien, déjà excessif). Les panneaux seraient laissés à la périphérie des centres urbains (le minimum vraiment indispensable) ; un bon guide cartographique ou humain ferait le reste.

Dé-sportiser : le sport, quel qu'il soit : cheval, VTT, parapente, ski hors piste ou de fond, est la négation d'une fréquentation éduquée de la forêt, dans toute sa valeur. Or, il ne s'agit là, que d'un exercice physique qui considère le milieu naturel comme un stade, plus ou moins adapté (et s'il ne l'est pas on cherche à l'adapter) à sa propre passion.

Enfin, rappelons que le terme de piste "cyclo-pédestre" est un oxymore. C'est soit l'un, soit l'autre.

Dé-sécuriser : on fera savoir que celui qui entre en forêt court naturellement des dangers, mais surtout dans les zones de contact entre agglomérations et milieux naturels. Dans de telles situations, il est important de matérialiser le passage entre la ville et la nature.

Dé-rapidiser : on renforcera tout ce qui fait, réellement, perdre du temps, autant pour ralentir le parcours et profiter/observer au mieux la nature, que pour ne pas permettre la traversée rapide d'un massif. Cela signifie : diminution de la "carrossabilité", et donc, interdiction de circuler avec des véhicules à roues de tous types et fermeture, à

certaines périodes, des itinéraires et des routes à ne pas (trop) entretenir.

Dé-faciliter : la pénétration de la forêt et, en général, des espaces naturels, sans rapport avec un équipement urbain, doit être rendue peu facile, en ce sens qu'il faut faire comprendre (ressentir) qu'il s'agit d'un milieu autre, avec ses propres règles et qui demande une approche différente.

19 - NDT : J'ai conservé le caractère provocateur de ce titre et des suivants, en donnant une traduction brute de termes qui ne sont pas toujours corrects, même en italien

Conclusions

Ces suggestions, dans un certain sens, appliquées aux espaces naturels, mais qui conviennent d'abord à la forêt et aux bois en général, peuvent être reprises de manière moderne.

Ce patrimoine, pas tellement économique, mais émotif-formatif, doit être proposé, ainsi, avec force, à l'attention des planificateurs.

Un bon outil pour ce faire, sont les cervidés, en ce sens qu'ils représentent un symbole ancien (le Cerf) ou un mythe moderne (le Chevreuil). La faune sylvatique observable présente intrinsèquement un pouvoir de modèle qui ne doit pas être négligé, mais au contraire, utilisé pour la formation d'une "nouvelle" sensibilité.

Cette approche ne concerne pas que les chasseurs ou les forestiers, les traditionnels utilisateurs des forêts et des cervidés, mais aussi tout le corps social.

L'approche actuelle des zones boisées est en cohérence avec les "perversions" idéales de l'homme : une espèce en situation de transformer, de manière irréversible, ce qui l'entoure (LANTERNARI, 2003), avec des conséquences graves, non seulement sur l'écosystème, mais aussi sur la sensibilité et l'émotivité de son "essence" humaine.

Voilà pourquoi, je tiens pour insuffisant, de nos jours, que l'on édicte de nouvelles règles, même motivées et techniquement correctes.

La voie est plutôt celle de la "déshumanisation" : un parcours culturel, spirituel et émotif, d'appréciation de la diversité, telle qu'elle est.

C'est seulement ainsi que l'espèce humaine pourra libérer la Nature de sa présence et reprendre, dans la sylve, le parcours initiatique et donc formateur, qu'elle a perdu de nos jours.

Franco PERCO
Président honoraire
de l'Association
italienne pour
la gestion faunistique

F.P.

Publié avec l'aimable autorisation de la revue

L'Italia forestale e montana (n°2, 2009)
éditée par l'Académie italienne des sciences forestières
Piazza Edison 11
50133 Firenze Italie
www.aisf.it
Mél : info@aisf.it

Bibliographie

- ANDERSEN R., DUNCAN P., LINNELL J.D.C. (a cura di), 1998 – *The European Roe Deer. The Biology of success*. Scandinavian University Press. Oslo. 376 p.
- CIANCIO O. (a cura di), 1996 – *Il Bosco e l'Uomo*. Accademia Italiana di Scienze Forestali, Firenze. 335 p.
- CIANCIO O., NOCENTINI S., 1996 – *La gestione forestale tra ecologia, economia ed etica*. In : Ciancio O. (a cura di) « Il Bosco e l'Uomo ». Accademia Italiana di Scienze Forestali, Firenze. pp. 225-238
- DALLA BERNARDINA S., 1996 – *Il ritorno alla Natura. L'utopia verde tra caccia ed ecologia*. Mondadori, Milano, 312 p.
- GALLONI P., 1993 – *Il cervo e il lupo. Caccia e cultura nobiliare nel Medioevo*. Laterza, Roma – Bari. 188 p.
- LANTERNARI V., 2003 – *Ecoantropologia*. Dedalo, Bari. 341 p.
- LATOUCHE S., 2007 – *La scommessa della decrescita*. Feltrinelli, Milano 218 p.
- PERCO Fr., 1987 – *Ungulati*. Lorenzini, Udine, 117 p.
- PERCO Fr., 1995 – *Problemi gestionali delle popolazioni immesse*. Suppl. Ric. Biol. Selvaggina, 27 : 123-153
- SCHHECKLEY R., 1961 – *Gli orrori di Omega*. Urania, Mondadori, 258, 154 p.

Résumé

La forêt, entendue comme un bois assez vaste, abrite aujourd’hui, outre des animaux non humains, des animaux humains totalement détachés de l’écosystème forestier. Bois, sylves et forêts, malgré leurs sens différents, avaient autrefois une profonde signification symbolique et constituaient des lieux d’initiation. Aujourd’hui, ce pouvoir leur a été ôté. A la lumière des exigences des Cervidés (brièvement décrits), l’article soutient qu’il est nécessaire de passer d’une gestion passive, souvent fondée sur des projets touristiques, peu formatifs ni éducatifs, à une gestion active. En prenant en compte l’ancien pouvoir symbolique du Cerf et le nouveau, mais important, pouvoir du Chevreuil, il sera nécessaire de reconsidérer la forêt comme un lieu spécialement dédié à une nouvelle éducation et formation à la Nature. L’homme qui entre dans une forêt pour les Cervidés (ou autres espèces) devra alors se « déshumaniser » et reprendre dans la sylve ce parcours initiatique, donc forestier, qu’il avait oublié. On présente ensuite quelques suggestions pratiques pour que l’homme expérimente, toujours à la lumière des exigences biologiques des Cervidés, cet antique lien avec la forêt et avec ce qui est sylvatique.

Summary

Inhuman » forests for deer

Forest, in the sense of large wood, gives shelter not only to Non Human Animals but also to the Human Animals that are very distant from forest ecosystem. Forests and Woods had in the past a deep symbolic significance and they were initiation places. Today, this power has vanished. Taking into account the ancient symbolic power of deer and roe, new but important, it will be necessary to reconsider forests as the suitable place for a new educational approach to Nature. When one goes into a « Deer forest » it is necessary to « dehumanize » oneself and start again along the lost initiatory way. The paper presents some practical advices to move humanity back to its ancient link with Nature and Wilderness.

Riassunto

Foreste « disumane » per cervidi

La Foresta, intesa quale bosco in senso allargato, ospita oggi non solo Animali Non Umani ma anche Animali Umani totalmente di – staccati dall’ecosistema forestale. Boschi, selve e foreste, pur con significati diversi, avevano in passato un profondo significato simbolico e costituivano luoghi d’iniziazione. Oggi, questo loro potere è svanito. Alla luce delle esigenze generali dei Cervidi (qui descritte brevemente), si sostiene che è necessario passare da una gestione passiva, fondata spesso da programmi di fruizione turistica non formatori e diseducanti, ad una gestione attiva. Considerando l’antico potere simbolico del Cervo e quello nuovo ma altrettanto importante del Capriolo, sarà necessario riconsiderare la foresta come luogo specialmente vocato per una nuova educazione e formazione alla Natura. L’Uomo che si addentra in una Foresta per Cervidi (o per altre specie) dovrà, allora, in futuro, « disumanizzarsi » e riprendere, nella Selva, quel percorso iniziativo – quindi formativo – che ha oggi smarrito. Sono esposti di seguito alcuni suggerimenti pratici per far sì che l’Uomo sperimenti, sempre alla luce delle esigenze biologiche dei Cervidi, quell’antico legame con la Foresta e con ciò che è Selvatico.